

neur général nommé par Valence, s'effectuait aisément.

Aucune réaction vraiment sérieuse n'eut lieu et ne se produira du côté anarchiste contre le développement de la réaction. On exclut la F.A.I. des tribunaux « révolutionnaires » ; on arrête Ascaso pour dissoudre le Conseil d'Aragon et soumettre ce front complètement au gouvernement de Valence ; on arrête Fernandez, ancien secrétaire anarchiste de la nouvelle Sécurité Publique, et ni la « Solidaridad Obrera » ni le « Frente Libertario » ne trouvent autre chose que des gémissements sur leur modération et des cris pour plus de justice.

Tous ces remous où le capitalisme poursuit sûrement sa route (car il sait qu'il lui faut jeter les bases d'un ordre où le prolétariat reste à sa merci) se répercutent profondément dans la vie sociale. Nous n'en prendrons pour preuve que le pacte conclu entre l'U.G.T. et la C.N.T. qui dépasse les cadres d'un simple accord syndical pour apparaître comme une forme de canalisation du mécontentement sourd qui germe parmi les prolétaires étranglés dans les tenailles d'une économie de guerre que les centristes voudraient renforcer toujours un peu plus.

Largo Caballero, ayant autour de lui la « gauche » du parti socialiste et qui a dans ses mains l'U.G.T. ; la C.N.T. avec ses chefs opportunistes, les ex-ministres du type Garcia Oliver ; voilà ceux qui veulent bannir entre eux toute attaque, circonscrire l'influence centriste dans les syndicats, se garantir une stabilité mutuelle dans le fonctionnement et la vie de leur appareil syndical. Plus concrètement, c'est la digue qui va arrêter toute tentative des ouvriers de réagir contre le retour à la normalité bourgeoise dans tous les domaines : à commencer le domaine économique et social. Démagogiquement, ils proclameront leur volonté de lutter contre la destruction des collectivisations, mais en fait la marche même de la guerre leur permettra de la faire accepter « à regret » et avec beaucoup d'imprécations.

Mais le front le plus décidé de la contre-révolution, le bloc socialo-centriste ; la tendance Prieto-Negrin, les Comorera, Diaz et consorts s'inspireront de la marche des opérations militaires, du leit-motif des idéologies anarchistes et poumistes : battre d'abord Franco, pour décupler sans arrêt

leurs attaques contre les prolétaires. « Suprématie des partis politiques qui seuls peuvent faire gagner la guerre. »

Qu'importe les pactes de non agression entre les syndicats lorsqu'il s'agit de faire travailler plus, de produire mieux, d'assurer une discipline partout, écriront-ils ? Et la logique des événements leur donnera raison. N'était-ce d'ailleurs pas la vieille chanson de la C.N.T.-U.G.T. ?

On ne doit donc pas s'y méprendre. Après plus d'un an de guerre ce pacte syndical, loin de représenter un pas vers une quelconque unité ouvrière, et bien loin de représenter la réponse du bloc révolutionnaire à la régression socialo-centriste, sera une expression de la tension extrême des situations où le capitalisme peut employer des forces qui lui sont désormais acquises et qui s'affrontent antagoniquement pour la défense de ses intérêts.

L'importance du pacte, l'irritation croissante de l'U.G.T. contre l'emprise du centrisme (il faut voir la réponse de Largo Caballero au parti communiste lui proposant de s'adresser à l'Internationale socialiste en vue du Front Unique), l'alliance avec la C.N.T. qui s'est faite chasser de tous les postes gouvernementaux, tient à la situation qui voit percer la fermentation des ouvriers.

Les syndicats sont incorporés à la machine étatique, ils se trouvaient — du moins en Catalogne — à la tête de toutes les grandes productions, mais il va de soi que leur militarisation n'a pu empêcher complètement que des secousses soient perçues par les sommets dirigeants : les honzes, qui ont vu certainement avec un grand soulagement l'Etat capitaliste chasser leurs hommes du gouvernement et se borner aux partis politiques. Mais, d'autre part, ceux-ci sont tenus par les nécessités de la guerre à briser par la violence cette fermentation et il n'est pas exclu que l'expression capitaliste donnée à celle-ci par le pacte U.G.T.-C.N.T. se heurte brutalement à la politique de Negrin. Déjà la presse centriste mène une furieuse campagne contre Caballero et ses alliés anarchistes. Demain, sous des prétextes aussi fallacieux que pour Ascaso, des arrestations, des exécutions pourraient avoir lieu.

Par rapport à la tragédie espagnole, ce pacte mesure l'état où en est réduit aujourd'hui le prolétariat de Barcelone qui le

19 Juillet tenait la rue, occupait le haut du pavé et faisait trembler la bourgeoisie.

Et malgré lui, avec lui, la répression ne cesse pas un instant : la lutte contre les « trotskistes » agents de Franco, ou les irresponsables anarchistes, les « incontrôlés », bat son plein, alors que les pelotons de gardes républicaines, emplissent les villes pour effectuer le travail de « municipalisation » de rentrée dans l'ordre que la marche des opérations militaires exige.

Et celle-ci se déroule en déjouant tous les calculs des « stratèges militaires ».

La ceinture de fer de Bilbao est détruite par les troupes Franco-italiennes ; Santander se rend au cours d'événements plutôt confus où l'on parle de trahison. Toute la Catalogne est brusquement jetée dans cette avance sur le front d'Aragon où Belchite assiégée depuis près d'un an tombe. Ces choses ne sont-elles pas un peu étranges ? La stratégie militaire n'est-elle pas fonction de la lutte sociale que le gouvernement de Negrin a déclenchée ? Mais alors entre Franco et le front antifasciste existait une sorte d'accord, une affinité permettant à l'un d'attendre les conditions où il faut attaquer, à l'autre de les préparer.

En mai déjà, Franco s'est abstenu d'attaquer le Front d'Aragon pour permettre à Caballero de faire face aux prolétaires. Maintenant, Belchite tombe en conclusion d'un travail de répression comme les ouvriers de la Catalogne en ont rarement connu.

Toutes ces considérations doivent nous permettre de comprendre que la guerre d'Espagne entre dans une phase critique. Les opérations militaires ne peuvent plus rien apporter de spécial : elles tendent à provoquer un mouvement d'escarpolette où l'avantage est néanmoins du côté de Franco. Du côté républicain on s'efforce avant tout de mater les ouvriers, d'en finir avec toute idée révolutionnaire, et ici les centristes représentent l'axe de la manœuvre : du côté de Franco un épuisement se manifeste et est solutionné par l'envoi régulier de troupes italiennes et allemandes qui sont elles-mêmes l'expression de la tension croissante en Italie et en Allemagne.

D'une façon plus générale, la bataille mondiale se poursuit dans une situation qui est également au point de vue international marquée l'intense travail de saine des contrastes sociaux qui bouillonnent dans les artères du système capitaliste. Les tor-

pillages par sous-marins « inconnus » (moins hypocritement on d't italiens) qui atteignent des navires anglais, russes, ne dégénèrent pas en conflits du fait de la volonté unanime des Etats capitalistes d'empêcher une guerre généralisée. Blum, dans le « Populaire », a clairement exprimé cette opinion en se dissimulant sous l'anonymat. Mais le fait reste là : la guerre espagnole tourne en rond parce que seulement le réveil du prolétariat dans tous les pays peut en finir et à défaut de cela l'usure du mécanisme de la guerre provoque une irritation croissante qui fait publier ouvertement par la presse italienne le nom des généraux italiens en service en Espagne ; qui provoque inévitablement le torpillage des vaisseaux anglais, etc., etc.

Dans cette situation où le devoir des communistes n'est pas seulement la lutte pour la transformation de cette guerre capitaliste en guerre civile ne réside pas uniquement dans l'appel à la fraternisation de tous les opprimés, mais où surgit aussi un devoir de solidarité envers les emprisonnés de l'Espagne républicaine, comme envers ceux qui peuplent les prisons de Franco, d'Hitler, de Mussolini et de Staline, les prémisses apparaissent autour de positions de classe pour pousser le prolétariat à reprendre sa voie spécifique. L'Espagne républicaine a abouti aux mêmes conditions de massacre des ouvriers que Franco : la guerre capitaliste du fascisme et de l'antifascisme reste sans issue sans un bouleversement complet portant les ouvriers à retourner leurs armes, immédiatement, contre l'Etat capitaliste et ses forces ; toutes les forces sociales qui ont jeté les ouvriers dans la voie de la guerre restent capitalistes, même si elles se font l'écho des réactions prolétariennes.

Et déjà les conditions d'une conversion dans les cervaux ouvriers fraye sa voie dans la clarté actuelle et aucune manœuvre des agents bourgeois n'y changera rien.

Notre fraction qui a pu se placer à l'avant-garde du combat communiste dans ces nouvelles situations de guerre, enregistre la signification de la phase actuelle des événements espagnols, y voit un aspect du bouillonnement mondial qui agite le monde entier, qui passe de l'Europe en Asie et qui explosera dans ses centres les plus névralgiques, et cette situation l'oblige chaque fois un peu plus d'élever sa capa-